

journée du dimanche. Montigny remit à ce prêtre une petite chaîne et une bague pour sa femme. On lui permit de faire quelques dispositions dernières par lettre ou testament, mais à la condition expresse « qu'il s'exprimât comme un malade qui craint de mourir de sa maladie, et qu'il ne fût fait aucune mention de l'exécution. »



Enfin, dans la nuit du lundi, à deux heures du matin, « après qu'il se fut, dit la relation, recommandé à Dieu aussi longtemps qu'il le voulut, » le bourreau fit son office. Aussitôt après, l'alcade, le greffier et l'exécuteur repartirent pour Valladolid, où ils arrivèrent avant le lever du soleil. On avait menacé de mort ces deux derniers, s'ils ouvraient la bouche au sujet de ce qui s'était passé à Simancas. — Ne dirait-on pas des assassins qui se dérobent après avoir fait dans l'ombre un mauvais coup?

Suivant un usage fréquent, le corps fut enveloppé d'un froc de moine, qui, étant serré au cou, cachait les traces de la strangulation. Conformément aux instructions royales, qui avaient tout prévu, tout réglé dans le plus grand détail et avec la plus étrange minutie, les obsèques furent célébrées solennellement. « Une fois
« l'exécution faite et la mort rendue publique, avec
« toutes les précautions recommandées ci-dessus pour
« qu'on ne sache pas qu'elle a eu lieu par justice, on
« s'occupera de l'enterrement, qui se doit faire publi-
« quement, avec une pompe modérée, et dans l'ordre
« et la forme accoutumés pour les personnes de la
« qualité du condamné, avec grand'messe, vigiles et
« autres messes basses en nombre raisonnable. Il ne
« sera pas hors de propos d'habiller de deuil ses domes-
« tiques...¹. »

Le gouvernement écrivit des dépêches officielles dans lesquelles étaient racontées la prétendue maladie et la mort naturelle de Montigny. Ces dépêches, envoyées au duc d'Albe, furent publiées par lui aux Pays-Bas. Mais le roi lui avait fait remettre en même temps la relation confidentielle. Lui-même lui écrivait, le 3 novembre : « La chose a si bien réussi que jusqu'à
« présent tout le monde croit que Montigny est mort
« de maladie. S'il est mort intérieurement dans des
« sentiments aussi chrétiens qu'il l'a manifesté, *il est*
« *à croire que Dieu a eu pitié de son âme.* »

Cette touchante sollicitude du bourreau pour le salut

¹ Instruction royale à l'alcade de Valladolid.

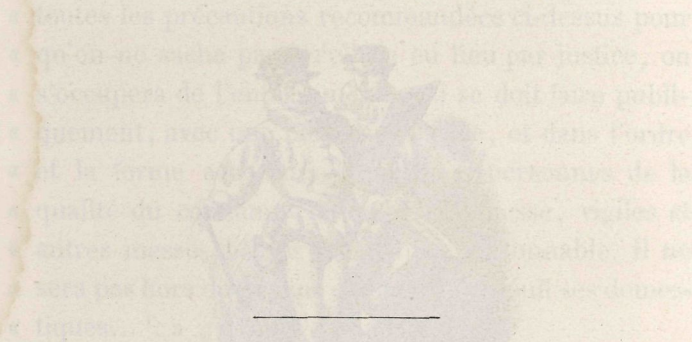
éternel de sa victime ne lui fait point perdre de vue les conséquences temporelles de l'affaire. Sa dépêche au duc d'Albe se termine par cette phrase significative : « Il vous reste maintenant à faire juger la cause de Montigny comme s'il était mort de sa mort naturelle, ainsi qu'on a jugé celle du marquis de Berghes. » (On comprend qu'il s'agit ici d'arriver, par un arrêt



public, à la confiscation des biens du condamné.) « De cette façon, il me semble qu'on a atteint le but qu'on se proposait, puisqu'on a fait justice, et évité la rumeur et les fâcheux effets d'une exécution publique. »

Philippe II, visiblement, est content de lui. Le secret avait été bien gardé. L'instinct public néanmoins soupçonna quelque chose : on crut vaguement à un empoisonnement. Mais c'est seulement dans ces derniers temps que la vérité tout entière s'est fait jour,

par la publication des instructions secrètes et des dépêches confidentielles. Tous ces documents avaient été soigneusement réunis et conservés, par ordre du roi, dans les archives de Simancas. Il semble qu'il ait tenu à ce que la postérité n'ignorât rien de cette sombre tragédie, et qu'elle lui sût gré de sa clémence, ou du moins pût admirer son habileté.



La publication des instructions secrètes et des dépêches confidentielles, par ordre du roi, dans les archives de Simancas, a été soigneusement réunis et conservés, par ordre du roi, dans les archives de Simancas. Il semble qu'il ait tenu à ce que la postérité n'ignorât rien de cette sombre tragédie, et qu'elle lui sût gré de sa clémence, ou du moins pût admirer son habileté.



CHAPITRE XV

AVILA — SAINTE THERÈSE — BURGOS — LE CID

Nous avons fait rencontre à l'Escurial de trois jeunes Portugais qui se rendent en France. La conversation s'est engagée, et nous avons visité avec eux le palais. Ils parlent le français avec une facilité remarquable. Notre langue, d'après ce qu'ils me disent, est d'un usage général en Portugal; elle fait partie de l'éducation libérale, et le gouvernement même l'a rendue obligatoire dans beaucoup de cas. Ces Portu-

gais se plaignent comme nous de la morgue des Espagnols et de leurs façons peu hospitalières. Chose singulière! les Portugais et les Espagnols appartiennent à la même race; leur origine est commune, leurs langues sont sœurs : et pourtant ce sont aujourd'hui deux peuples qui ne se ressemblent presque par aucun côté. Caractère, mœurs, esprit, tout diffère entre eux. Les Portugais n'ont ni la paresse ni l'outréculance dédaigneuse des Espagnols. Ils sont actifs, laborieux; leurs mœurs sont douces et bienveillantes. Ils ont l'esprit ouvert aux idées modernes, le goût de l'instruction, le désir du progrès, l'amour de la liberté. Il semble que le souvenir d'une conquête odieuse, le ressentiment d'une oppression sanglante, aient armé ce petit peuple et l'aient préservé des vices et des malheurs de son grand voisin. Il a échappé, en recouvrant son indépendance, au despotisme qui a causé la ruine de la monarchie espagnole. Aussi ne lui parlez pas de s'annexer à l'Espagne. L'Espagne, qui a toujours d'elle-même une très-haute idée, caresse volontiers ce projet, persuadée qu'elle ferait au Portugal,

En le croquant, beaucoup d'honneur.

Mais le Portugal n'est point du tout d'humeur à se laisser croquer; et il a bien raison. Dans ses modestes frontières, il est libre et prospère; il est heureux et tranquille. En s'alliant à l'Espagne, ou plutôt en se laissant absorber par elle, il épouserait la banqueroute et l'anarchie.

En quittant l'Escorial, on s'enfonce dans le Guadarama. Cette partie de la route est très-pittoresque. Les montagnes se couvrent de pins, d'érables, de chênes verts. On monte, et bientôt un vaste horizon se



déploie devant vous ; l'œil plonge dans de profondes vallées, et au loin se dressent les cimes neigeuses de la Sierra.

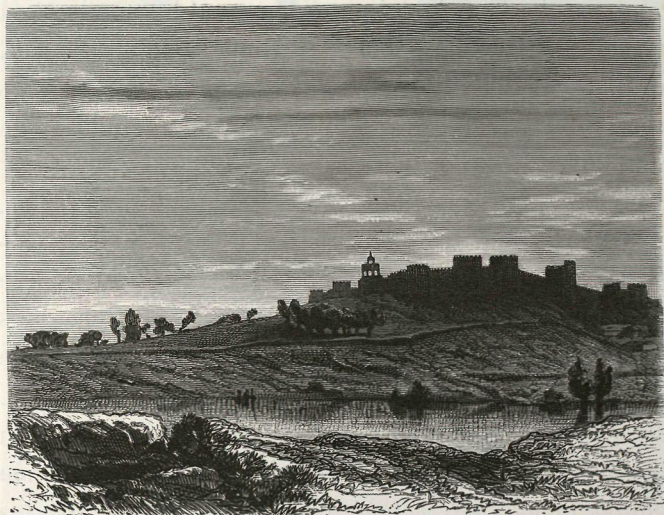
Cette contrée est une des plus rudes et des plus sauvages de l'Espagne. Nous traversons la chaîne dans

sa partie la plus abaissée; mais vers l'est, la montagne se hérissé de pics aigus, et se creuse en gorges abruptes. La population est misérable et à demi sauvage. En plusieurs localités, ces pauvres gens, faute de maisons et de cabanes, habitent des espèces de tanières creusées dans le sol, et pareilles à des repaires de bêtes fauves. Les hommes sont grands, secs, d'un type énergique. Ils ont les traits maigres et durs, le regard défiant et farouche. La plupart du temps, ils n'ont pour vêtement que des peaux de chèvres.

Avila est située sur le versant septentrional du Guadarrama : c'est la première ville de la Vieille-Castille. Avant le chemin de fer, on ne la visitait guère. Perdue dans les montagnes, elle était presque inaccessible; on n'y arrivait qu'à dos de mulet, et par quels chemins! On peut dire sans exagération que la voie ferrée, en la touchant au passage, l'a comme exhumée et révélée aux touristes. Et, en vérité, elle en valait la peine. Imaginez une ville du XIII^e siècle conservée, comme on dit vulgairement, sous cloche. Son isolement lui a laissé sa physionomie antique, son caractère du moyen âge. Il semble que le temps n'ait pas coulé pour elle : elle est ce qu'elle était au temps de saint Ferdinand.

Une haute muraille, percée de neuf portes, flanquée de grosses tours, les unes carrées et de style arabe, les autres rondes avec des créneaux droits, forme autour d'elle une enceinte continue. Cet aspect de cité féodale et guerrière, si vous entrez, vous le retrouvez partout. La ville, toute de granit, est sombre, noire; les maisons

ont un air de forteresses; aux portes, aux angles, elles ont leurs blasons seigneuriaux sculptés dans la pierre. Les fenêtres sont garnies de grilles massives. La cathédrale, austère et nue, moitié temple, moitié alcazar, est couronnée de créneaux. A chaque pas on rencontre des



couvents, dont quelques-uns sont de somptueux édifices. On en comptait, il y a quarante ans, vingt-deux, tant d'hommes que de femmes, dans une ville qui n'a guère que quatre mille habitants.

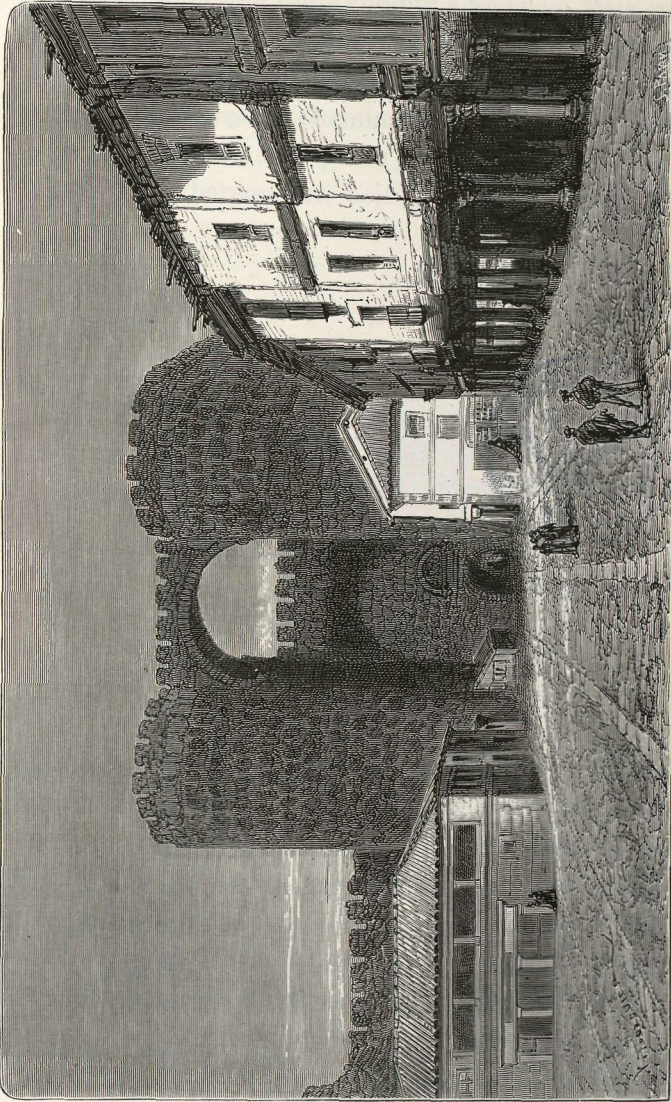
Avila est la patrie de sainte Thérèse. Elle y naquit le 28 mars 1515, d'une famille noble et riche. Son père se nommait Alphonse Sanchez de Cepedo. C'était un temps de foi ardente et d'exaltation romanesque. La chevalerie se mêlait à la religion, et dans toute l'Es-

pagne les âmes semblaient prises d'une soif d'héroïsme. A dix ans, Thérèse part un matin, avec son frère Rodéric, âgé de quatre ans, pour aller chercher le martyr chez les Maures. Ramenés au logis paternel, les deux fugitifs se font ermites dans le jardin de la maison.

Jeune fille, Thérèse aime ardemment le monde et la parure. Surtout elle dévore les romans de chevalerie, qui passionnaient alors toute l'Espagne. Elle passait les nuits, dit-elle, à les lire; elle en composa même un, de moitié avec son frère Rodéric.

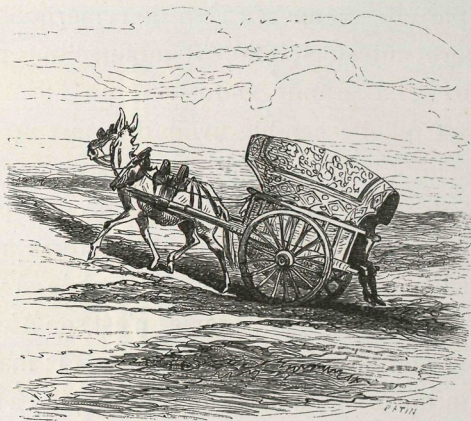
A vingt ans, prise d'une terrible maladie nerveuse, torturée pendant trois années par la fièvre et la paralysie, elle prend la résolution de renoncer au monde et d'entrer en religion. Retombée une fois encore dans ses premiers entraînements, elle se donne enfin toute à Dieu. De ce moment, sa vie devient une vie héroïque. Elle s'impose pour mission la réforme du Carmel, où elle a pris le voile. Accablée d'infirmités, enfermée comme vagabonde, repoussée par les villes et par les prélats, elle ne se décourage de rien. Elle écrit à Philippe II. Elle lutte contre des obstacles de toute nature avec une persévérance, une foi, une sérénité d'âme que rien ne lasse; elle finit par réorganiser les carmélites d'Espagne en même temps que saint Jean de la Croix, inspiré par elle, réformait les couvents d'hommes du même ordre.

Nous avons eu la pensée de visiter en passant Ségovie. La station du chemin de fer la plus rapprochée de cette ville est San-Chidrian. Les cartes indiquent





que de ce point une route conduit à Ségovie. Mais nous commençons à avoir assez l'expérience de l'Espagne pour savoir quelle confiance il faut avoir dans les cartes et les Indicateurs de chemins de fer. Renseignements pris, il en résulte : 1^o que la station de San-Chidrian n'est qu'une baraque en bois, plantée au milieu d'un



désert et où perchent mélancoliquement deux employés solitaires; 2^o que la localité qui porte ce nom est à trois ou quatre kilomètres de la station, et que si on tient à ne pas abandonner ses bagages, il faut les porter sur son dos, attendu qu'aucun véhicule d'aucune sorte ne se trouve à la disposition des voyageurs; 3^o que la susdite localité est un misérable hameau où l'on est exposé à mourir de faim, et où l'on ne trouve à louer (quand on en trouve) que d'abominables charrettes à rompre les os; 4^o enfin que la route pour aller



à Ségovie est des plus mauvaises, et dans la plus grande partie de son parcours traverse de grandes plaines de sable affreusement tristes. Tout cela nous a fait réfléchir; et, réflexion faite, nous avons renoncé à l'excursion de Ségovie. Quand on tient à faire ce voyage, le mieux est de louer une voiture à Madrid et de prendre la grande route de Saint-Ildefonse. — Ségovie par elle-même n'a rien de remarquable : riche et prospère autrefois, elle est aujourd'hui pauvre et silencieuse. La grande industrie qui l'avait rendue célèbre, et qu'elle semble avoir due aux Arabes, est quasi morte. Elle produisait autrefois vingt-cinq mille pièces de drap par année; elle n'en produit pas maintenant deux cents; elle occupait quatorze mille ouvriers, sa population totale est tombée à six mille âmes. Ce qu'on va voir à Ségovie, c'est son Alcazar, joli monument gothique bâti par Alphonse VI; malheureusement un incendie l'a détruit en partie, il y a quelques années; c'est surtout l'aqueduc, magnifique ouvrage des Romains, qui serait aussi tombé depuis longtemps en ruine si ses indestructibles matériaux ne défiaient à la fois le temps et l'incurie espagnole.

D'Avila à Burgos, on traverse la Vieille-Castille. C'est une terre fertile : même dans l'état déplorable où est tombée l'agriculture espagnole, et bien que de vastes espaces demeurent en friche, il y a peu de pays au monde qui produisent autant de blé, et du blé d'aussi bonne qualité. Mais il n'y a pas non plus de pays au monde qui soit d'un aspect plus morne et plus triste. De rares habitations; à perte de vue, une



plaine rasée et nue; ni arbres, ni haies, ni buissons. Çà et là le sol se relève en collines basses, aux croupes arrondies et pelées; de distance en distance, au fond de petites vallées, un cours d'eau se dessine



par une ligne légère de grandes herbes ou de quelques saules. On chemine pendant des heures sans que le paysage change : c'est toujours le même vaste horizon, la même nudité, la même monotonie. Encore voyons-nous ce pays dans la saison la plus favorable et sous son aspect le plus riant : les jeunes blés, les prairies le

couvrent presque partout d'un tapis de verdure. Mais, l'été, c'est un désert brûlant comme les sables d'Afrique; l'hiver, c'est une steppe glacée que dévaste le vent du nord.

Il n'a pas toujours été ainsi nu, et dépouillé. Du temps d'Alphonse XI, au commencement du xiv^e siècle, il y avait en Castille des bois où le roi chassait l'ours et le sanglier. Il est vraisemblable que les longues guerres contre les Maures ont été une des causes qui ont amené le déboisement du pays. Quand on entrait en campagne, c'était, des deux côtés, en coupant les arbres, en incendiant les maisons. Aujourd'hui encore, en Algérie, la guerre ne se fait pas autrement. Mais une autre cause, plus active, vint bientôt s'ajouter à celle-là, et continua d'agir d'une façon désastreuse, quand la première avait depuis longtemps cessé. Je veux parler de la *mesta*. On a appelé de ce nom, en Espagne, le droit de vaine pâture réservé aux troupeaux de quelques grands seigneurs. Grâce à cet exorbitant privilège, qui était devenu une véritable institution sanctionnée par la loi, d'innombrables troupeaux de moutons dévastaient régulièrement deux fois par an les campagnes des deux Castilles, de l'Estramadure et de la Manche : au printemps, gagnant les montagnes pour y passer l'été; à l'automne, redescendant dans la plaine pour y demeurer l'hiver. Sous Charles-Quint et Philippe II, on n'estimait pas à moins de sept à huit millions le nombre de ces moutons nomades. Il est aisé de comprendre comment, non-seulement les bois, mais jusqu'aux arbrisseaux, ont dû disparaître sous la